

«Milo», deuxième roman de David Bosc, est toujours porté par un élan romantique. A la suite d'un personnage en reconstruction, un beau parcours dans la France de 1990. Par Isabelle Rüf

Un enthousiasme désespéré

ROMAN

David Bosc

Milo

Allia, 192 p.

En cette année 1990, Milo a bien la quarantaine. Sa vie est un tas de gravats. «Jusqu'à nouvel ordre, je suis mort, tout le monde est mort, tout est cassé.»

Quelqu'un l'a débarqué, mutique, au seuil de la maison de famille abandonnée. De ce naufragé, on ne sait pas grand-chose. Il a refusé de faire un enfant à sa compagne. Ce n'est plus un adolescent mais il a encore à régler avec lui-même des questions «hors la décence». Dans la baraque empoussiérée, les souvenirs sont trop présents. Du balai. De l'air. Milo *on the road*.

Milo est une silhouette, nimbée d'inconnu, attachante. David Bosc la promène sur les routes du Midi, à travers les villages, sous le regard soupçonneux des commerçants.

Il est le révélateur de cette France d'il y a vingt ans, travailleurs arabes, résidences secondaires, friches ensauvagées,

chantiers abandonnés, jeunes désœuvrés, «dociles dans l'enfuit». Plus au nord, les banlieues explosent, les voitures brûlent. En Irak, c'est la guerre.

Première étape: la décharge d'Entressen, près de Marseille, «pyramide mouvante» que dament les bulldozers. Dans un somptueux passage, David Bosc évoque les montagnes d'ordures, poussées par le vent. Milo y fait son marché de Robinson, de quoi survivre au grand air. Il renoue avec l'enfance, se réapproprie le temps que le travail lui volait, reprend contact avec son corps, a plaisir à se retrouver sous le ciel étoilé.

Il rêve d'«ascétisme heureux». Trop vite. Les cauchemars ne le lâchent pas, porteurs de culpabilités diffuses. On comprend que Milo marche au bord de la folie. Il a dû connaître l'alcool, les drogues, la colère qui détruit. Ces abîmes n'ont rien de romantique, ce sont des leurres qui ont trompé beaucoup. Lui évolue sur la crête. De quel côté va-t-il basculer?

David Bosc n'est pas un nihiliste. «Si ma tristesse est une

chemise, je ne la remets pas», dit la quatrième de couverture. Pourtant, les fantômes de Milo ne se laissent pas exorciser facilement. Il lui faut liquider son enfance, se libérer de son silence et de sa peur, «deux laisses dont il était le chien». Il accepte quelques alliés, discrets: la vieille Emilie, une troupe de jeunes gens, des ouvriers arabes.

Milo se bricolera des pantins: le père, la mère, l'enfant qui jouent l'éternelle rengaine du roman familial

Comme eux, ce vagabond hirsute fait peur aux fillettes et aux épiciers. Il connaîtra un temps le travail au noir, l'embauche à l'aube, le corps moulu pour quelques francs glissés à bien plaire de la main à la main. On sent que David Bosc veut préserver son vagabond

du naufrage. Parfois, il le laisse évacuer ses peurs en hurlant et en tapant avec rage sur des tambours de fortune. Plus tard, Milo se bricolera des pantins: le père, la mère, l'enfant qui jouent pour lui l'éternelle rengaine du roman familial. Ces trois figurent son Caramentran, l'homme de paille chargé de tous les maux, qu'on noie dans le Rhône ou qu'on brûle le mercredi des Cendres.

Le parcours de Milo est porté par le même élan qui traversait *Sang lié* (Allia, 2005), en plus tenu, moins romantique. David Bosc joue avec habileté du «je», du «tu», du «on». Qui parle? Milo parfois; certains qui croisent sa route; quelqu'un qui veille sur lui, le regarde avancer, avec sympathie, l'admoneste parfois. Ces voix impriment un rythme alerte à la fuite de ce «moine sans Dieu» et sans prétention. Au terme de ce livre généreux, on laisse Milo lavé, étrillé, rédimé. Sa destinée individuelle semble apaisée. «Est-il possible de concevoir un enthousiasme désespéré?» Parions que oui.